

Valeurs et motivations des français libres, l'exemple des forces aériennes françaises libres (FAFL)

François PERNOT,
Professeur des Universités en histoire moderne
Université de Cergy-Pontoise
EA 2529 CICC – UMR IRICE

1

« C'était déjà la débandade (le lundi 17 juin 1940) ; impossible de joindre les autorités supérieures. Quelle décision prendre ? Rejoindre l'Angleterre avec nos Luciole d'école, c'était trop risqué surtout avec des vents contraires... Aller vers le sud, Poitiers, Bordeaux... Les Allemands étaient signalés à Rennes et la Bretagne risquait d'être coupée, nous prenant au piège. (...) La veille, la mort dans l'âme, nous avons entendu le maréchal Pétain et l'annonce du cessez-le-feu. Notre... fuite nous mettait donc en état de rébellion, ce qui fit hésiter un grand nombre d'entre nous. Il fallait réfléchir et vite car les Allemands étaient annoncés dans les heures à venir. Partir c'était l'exil, la séparation d'avec la famille, le danger possible de l'inconnu. Rester, c'était naturellement la quasi certitude d'être faits prisonniers. (...) Pour moi, je dois dire, étant il est vrai encore célibataire et sachant ma mère à l'abri dans le sud de la France, je n'eus guère de cas de conscience ni surtout de grandes hésitations ; l'essentiel étant pour le moment d'éviter d'être fait prisonnier ; ensuite nous verrions. »

Jean GUILLOT, *Une modeste aventure dans la grande tourmente. Autobiographie historique*, s.l., Elvire éditions, 1991, p. 15-16.

2

« Instructeur à l'école des radio-navigants de Saint Jean d'Angély, j'eus la chance d'entendre l'appel du général de Gaulle. (...) Comme je n'avais jamais entendu parler de ce général, et que la radio était mauvaise, je n'avais pas très bien saisi son nom et cru qu'il s'agissait du général de Goÿs que je connaissais, comme un sous-officier peut connaître un général. Je décidai de me rendre à son appel et de le rejoindre à Londres. »

James DENIS, « De la Rochelle à Tobrouk : quelle aventure ! », *Icare*, n° 128, « La Naissance des FAFL au Moyen-Orient », (tome 1) 1989/1, p. 44.

3

« Quatre camarades et moi, alors jeune capitaine aviateur, décidons de ne pas nous associer à ce geste d'abandon (l'armistice), sinon de trahison, et de tenter par tous les moyens de poursuivre le combat, un combat qui pouvait, j'en conviens, paraître sans raisonnable espoir. Mais, dans une pareille circonstance, une réaction passionnelle, charnelle, l'emportait sur la raison. Il ne faut pas chercher à l'expliquer logiquement. »

Jacques SOUFFLET, *Un étrange itinéraire : Londres-Vichy-Londres 1940-1944*, Plon, 1984, p. 11-12.

4

« Des idées dressées les unes contre les autres, aucun secours ne vient, et le parti pris vital nécessaire au combat s'éparpille dans ces impasses. Non, notre aventure n'est pas née de ces pesées intellectuelles où les deux plateaux de la balance s'équilibrent toujours, sinon, restés en France, nous réfléchirions encore pendant que l'Histoire se ferait sans nous. (...) La double volupté du commentaire et de l'autocritique est le dernier plaisir que peuvent s'offrir les pays vaincus. Ce plaisir-là, nous le refusons. Notre choix guerrier ne relève pas des calculs de l'intelligence ou des complaisances de l'esprit — il est porté par ce mouvement du cœur qui monte du fond des âges, un réflexe simple mais puissant : la colère de voir le sol natal occupé et la patrie abattue qui essaie de se concilier son vainqueur. »

Claude RAOUL-DUVAL, *Ciel de sable*, France-Empire, 1978, p. 105-106.

5

« J'étais sur un bateau de guerre qui après avoir passé plusieurs jours en mer devait venir se ravitailler mais comme les ports de la Manche et de l'Atlantique étaient occupés par les Allemands, nous sommes venus en Angleterre. Pendant ce temps, l'armistice a été signé et nous avons dû rester là ».

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°15 de René Chevalier (matricule FAFL 30038).

6

« L'armée, dont la plupart des chefs étaient vendus, cette armée qui avait été si glorieuse était maintenant soumise aux luttes politiques. Toutes ces choses venaient de perdre la France ».

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°1 de Philip Allard.

7

« Le 27 décembre 1939, après trois mois d'attente, grâce à la ridicule paperasserie qui régissait l'armée, je vais enfin faire quelque chose (...) tout ce temps n'avait été que du temps gâché. Nous étions trahi de la manière la plus honteuse, grâce à l'achat par l'ennemi de nos chefs civils et militaires (...) dans nos écoles de pilotage, on se moquait de nous, nous cumulions des heures de vol par faute d'appareils (...) je me rappelle la réponse d'un officier supérieur à qui je demandais de l'aide pour aller me battre plus vite : 'Jeune fou! Vous voulez vous faire tuer pour une cause perdue ?' »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°46 d'André Moynet.

8

« Finies les promesses cent fois redites et jamais tenues ; finies les mesquines querelles d'état-major s'occupant surtout de leur avancement personnel, finis les changements quasi-mensuels de ce même état-major ; finis les discours endormeurs où l'on nous parlait de tout sauf du point capital (...) maintenant, nous allons bâtir sur du neuf avec du neuf, nous allons édifier une armée aussi bien aérienne que terrestre, saine et pratique. »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°46 d'André Moynet.

9

« On ne sait plus où sont les chefs (...) j'apprends que l'armistice est signé. J'en écoute avec rage le radio reportage, je me promets de venger cette honte »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°24 de Georges Galland.

10

« il fallut bien se rendre à l'évidence, le peuple français n'avait plus sa foi en la victoire, il était battu moralement. La plupart des gens ne pensaient plus qu'à rentrer vivre tranquillement chez eux. Quelle énorme faute ! »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°58 de Bernard Thibaud.

11

« le 17 juin, la radio annonce 'Aucun contact n'existe entre nos armées'. Ainsi l'aboutissement d'une politique en temps de paix souvent plus criminelle qu'inconsciente, la trahison d'hommes sans scrupules, et bien d'autres causes sont le résultat de cette lamentable débâcle couronnée par un armistice honteux. »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°60 de Jacques Joubert des Ouches.

12

« J'avais toujours un grand chagrin pour la France tellement meurtrie et déshonorée par certains chefs, ensuite être vaincu sans avoir combattu me tenait à cœur (...) Me voici maintenant un soldat français libre et fier de pouvoir faire don de ma vie pour la libération de notre France chérie, réduite à un si déplorable état d'esclavage »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°17 de Léonce Cohen.

13

« J'ai rejoint les F.F.L. avec l'espoir que le mot " français " avait été rénové et qu'enfin l'honneur et la chevalerie française avaient un sens encore »,

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°19 de Pierre Degail.

14

« Nous combattons concrètement l'ennemi avec des ailes sans taches. »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°46 d'André Moynet.

« 17 juin 1940. Je viens d'apprendre par la radio l'incroyable nouvelle de la... Ca-pi-tu-lation. Le fait est tellement inconcevable qu'on reste là, les membres brisés, à s'imaginer mille choses, un cauchemar, une erreur, une propagande, pour tenter d'effacer l'horrible réalité. La pitoyable TSF achève de briser la résistance de nos nerfs trop tendus, en faisant résonner une Marseillaise vibrante, dernier appel d'une France hier libre. Je ne me souviens pas avoir ressenti jamais émotion aussi intense et douloureuse. On voudrait courir, montrer à tous qu'on a encore une force, une énergie pour continuer à combattre. La France doit rester la France, et son cœur bat toujours, malgré ceux qui veulent l'assassiner sans lui permettre de lutter. Un grand dégoût me saisit pour ces vingt années écoulées depuis 1918, où nos hommes politiques ont donné au monde le spectacle de leurs querelles et de leur incapacité. Voilà aujourd'hui le bilan de leur œuvre. »

Les carnets de René Mouchotte (1940-1943), présentés par André Dezarrois, Graphédit, Paris, 1991, p. 19.

16

« Peu importe à qui attribuer la défaite, ce n'était pas le problème et d'ailleurs, on ne mesurait pas l'ampleur du désastre. Le sentiment patriotique est en fait un réflexe instinctif (...) il n'y avait pas eu de cas de conscience. »

SHD Air, histoire orale, interview n°110 de M. Durand.

17

« Ce que je n'ai jamais avalé, c'est la défaite, d'ailleurs c'était pas dans ma nature, moi, le bonhomme qui vient piétiner mes plates-bandes, mon devoir c'est de le virer avec pertes et fracas dans les délais les plus brefs »,

SHD Air, histoire orale, interview n°314 de Jack Brugger.

18

« J'ai pensé partir, mais j'hésitais parce que j'allais commettre un crime ; premier crime : j'étais trop jeune, en France c'est un crime, les gens sont vieux (...) on 'm'envoyait ça dans les dents' à tous les coups (...) alors je voulais en même temps faire d'une pierre deux coups, faire un espèce d'exploit pour prouver que j'étais pas le plus jeune en allant de l'autre côté. »

SHD Air, histoire orale, interview n°314 de Jack Brugger.

19

« Parce que j'ai pensé que c'était mon devoir. La difficulté était devenue non de faire son devoir, mais de le discerner (...) J'avais deux solutions : soit rentrer en France non occupée et y vivre heureux probablement, mais sans fierté, un peu dégoûté de moi-même, ou me battre et vivre malheureux (...) loin de vous, mais fier. J'ai préféré vivre malheureux et fier, qu'heureux et sans fierté (...) Nous sommes comme une assurance pour la France (...). L'Histoire jugera... »

François de Labouchère, cité par RÉMY, *Compagnons de l'Honneur*, France-Empire, 1964, p. 181 à 186.

20

« La politique ne m'attirait pas, ayant fait une expérience parmi la J.O.C., expérience qui me laissa plus désorienté et plus incertain qu'auparavant ».

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°23 de John Fiel (matricule FAFL 30457).

21

« Ayant appris le mouvement de la France libre, nouvelle réconfortante et qui changeait pour nous des “Kommunikés die Oberkommando der Wehrmacht” (sic) nous décidâmes, ma famille et moi de vous aider vous et votre Alliée, de toute la mesure de nos faibles moyens. Malheureusement nous fûmes découverts. Un matin de mai, j’aperçus des policiers boches emmenant mon petit frère. Je ne pus rentrer chez moi, deux de leurs complices français étant en train de perquisitionner. Je partis, sans même un adieu à ma famille... »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°8 de Pierre Bouchet.

22

« Et pour finir, un point primordial : ma haine pour les Allemands, gens responsables de la mort de mon grand-père en 1870, de mon père en 1917, de la destruction répétée de mes foyers. »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°23 de John Fiel.

23

« Pourquoi je suis resté en Angleterre ? Parce qu'en France je n'ai rien fait et que je voudrais faire payer à Messieurs les Boches la vie de mon père... »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°47 de Georges Nanot.

24

« Les raisons qui me firent venir ici sont très simples : je suis lorrain, mon grand-père, mon père, tous mes parents luttèrent pour avoir une France libre et heureuse (...) J'ai cru de mon devoir de gagner l'Angleterre pour contribuer à la libération de mon pays, des miens, du peuple de France, qui allaient souffrir »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°25 de Robert Gouby.

25

« Mon père, un Alsacien était revenu d'Amérique en 1914 pour se battre (...) maintenant il vient de se présenter un autre but dans cette guerre qui est de venger la mort de mon oncle fusillé par les Allemands à Saint Dié... »

SHD, fonds Valin, Z 23359, lettre n°55 de Jacques Remlinger.

26

« Influencé, comme de nombreux jeunes de ma génération, par le développement de l'aviation, je décidai de devenir aviateur. Je me nourrissais des récits des pionniers, les Blériot, Farman, Garros, etc. des pilotes de guerre, Guynemer, Nungesser, Fonck parmi d'autres. Dans le cadre de l'aviation commerciale qui se développait à pas de géants, je suivais dans les journaux spécialisés de l'époque les prouesses des pilotes de raids et l'étonnante épopée de l'Aéropostale. Comme beaucoup d'autres, Mermoz était mon idole. »

Albert RIVES, « Parti de Port Vendres déguisé en Polonais », *Icare*, n° 139, « 1942 : le groupe de chasse Alsace en Libye », (tome 3) 1990/3, p. 84.

« En Syrie, nous étions persuadés que nous allions participer à la guerre en attaquant l'ennemi dans les Balkans. Le temps passant, les quelques nouvelles sur le déroulement des combats en France n'étant pas rassurantes, nous piaffions d'impatience en pensant à notre relative inactivité, alors que d'autres se battaient en France. Malheureusement, à cette époque, nous ne disposions pas de transistors... ni, d'ailleurs, d'une simple radio et ce manque d'information augmentait nos inquiétudes. Nous allions ou téléphonions à Beyrouth qui recevait des nouvelles de France, mais les informations étaient fragmentaires et de plus en plus laconiques. Nous avons très vite réalisé que nous nous acheminions vers un désastre. Dès le 14 juin, beaucoup d'entre nous se mirent à réfléchir sur la position qu'il faudrait prendre au cas où un armistice serait signé. Il nous paraissait impensable d'accepter la défaite sans avoir participé aux combats. »

Paul JACQUIER, « Juin 1940 : les débuts de l'aviation de la France libre au Moyen-Orient », *Icare*, n° 128, « La Naissance des FAFL au Moyen-Orient », (tome 1) 1989/1, p. 35.

« Je me trouvais à l'école de pilotage de Royan en compagnie de Soufflet, Gaillet, Moisan, Préziosi le 17 juin 1940 quand, à l'heure du déjeuner, nous entendîmes le maréchal Pétain annoncer que la France allait demander l'armistice et cesser le combat. Capituler sans s'être battus, pas possible, étant en bonne santé et suffisamment entraînés pour aller en découdre, ce que nous n'avions pas eu la chance de faire jusqu'à présent, nous avons recherché une solution pour continuer la guerre. Pendant quelques minutes, nous avons étudié les possibilités et hésité entre la Grande-Bretagne et l'AFN. Nous avons choisi l'Angleterre car, de toute façon, nos appareils ne disposaient pas d'un rayon d'action suffisant pour rejoindre l'AFN directement. D'autre part, nous étions persuadés que l'Angleterre ne baisserait pas les bras. Dans le cas contraire, nous serions mieux placés pour rejoindre les États-Unis ou le Canada. »

Yves EZANNO, « Libye 1942 : la retraite », *Icare*, n° 139, « 1942 : le groupe de chasse Alsace en Libye », (tome 3) 1990/3, p. 30.

« Il faudrait manquer singulièrement d'imagination, pour croire qu'ils n'aient pas douté — douté d'avoir choisi le camp vainqueur et, plus gravement encore, douté du bien-fondé de leur choix. Les défaillances de l'espoir, l'angoisse minaient sournoisement leur détermination. Alors qu'ils s'attendaient à lutter contre l'Allemand dès leur arrivée en terre libre, ils végétaient depuis des mois dans le désert, équipés de vieux Hurricane. Dans cette inaction, les pilotes se demandaient parfois s'ils n'étaient pas fous — voire coupables de continuer une lutte que 40 millions de Français avaient abandonnée.

Pour ma part, je me souviens de mon étonnement et de mon désarroi, lorsque, au Liban, en 1941, après la signature de l'armistice de Saint-Jean d'Acre, je vis les aviateurs français rejoindre les bateaux de rapatriement, alors que plusieurs membres de l'équipage de ces mêmes navires désertaient pour venir nous rejoindre. Ce va-et-vient entre deux France différentes et hostiles donnait l'impression d'un écartèlement. Il eût été si simple de pouvoir se dire : là sont les traîtres, là sont les patriotes... Mais non, je connaissais certains de ceux qui repartaient vers la patrie vaincue ; ils n'étaient ni pro-Allemands, ni lâches. Il ne restait qu'une seule explication à leur renoncement : ils se trompaient.

L'erreur. Un mot terrible, une lame dont l'acier nous meurtrissait plus encore qu'il ne nous protégeait. Seules des empoignades quotidiennes dans le ciel d'Égypte nous auraient guéris de nos inquiétudes. La tension morale et physique du duel nous faisait douloureusement défaut. À sa place, une foule de pensées contradictoires se pressait, régulière et monotone comme le flux des marées... Que représentions-nous exactement ?

Amalgame d'aventuriers, de fils de familles, de patriotes, de désabusés, de militaires de carrière, d'intellectuels... »